

e. dupréel

Y A-T-IL UNE FOULE DIFFUSE ?¹
L'opinion publique

I

Il paraît immédiatement qu'il y a de grandes analogies de nature entre ce qui se passe au sein des foules et des mouvements de l'opinion publique. Les caractères communs de ces deux phénomènes cependant bien distincts feront l'objet de cette étude. Nous voudrions traiter la question : Comment marquer avec précision ce qui se rapproche et ce qui sépare ces deux ordres de faits sociaux ? Plus généralement nous nous demanderons : comment atteindre, à l'égard de ce double sujet, à des vérités sociologiques bien enchaînées ?

Quelques considérations rétrospectives nous seront utiles.

C'est G. Tarde qui a attiré l'attention sur les rapports qui nous occupent. Son livre *L'Opinion et la Foule* (1901) émerge, comme la seule œuvre durable, peut-être, d'un foisonnement d'écrits et de théories qui se situe assez nettement dans le passé.

Le beau temps de ce courant d'idées se placerait entre les années 1890 et 1905. C'est à ce moment-là qu'ont paru nombre d'ouvrages dont les auteurs prétendaient inaugurer la *psychologie collective* sous la forme d'une *science des foules*, et que le grand public a accueilli leurs propositions avec faveur. Ce mouvement fut surtout italien et français. Dès 1889, Sergi publie ses *Psichose epidemiche. La Folla delinquente* de Sighele est de 1891 (traduction française, 1892). C'est, semble-t-il, le *Congrès d'Anthropologie criminelle*, tenu à Bruxelles en 1892, qui consacre le mouvement naissant. La *Psychologie des Foules* de G. Le Bon paraît en 1895 et connaît un succès qui fait de ce petit livre incroyablement bâclé une œuvre centrale et

représentative (28^e édition en 1921 !). Les travaux enthousiastes de Pascal Rossi connaissent aussi la popularité. (*L'animo della Folla, I suggestori et la Folla*, trad. fr. 1904, etc.) L'état de la question est marqué en 1905 par Stratico, dans sa *Psicologia collettiva*.

L'inspiration dominante de ces travaux et de beaucoup d'autres est facile à caractériser : elle est toute *psychologique*, et ce psychologisme est de formation biologique et pathologique. L'idée majeure est que les hommes rassemblés en une foule constituent un sujet mental, une âme spécifique, dont émanent des phénomènes psychologiques comparables, mais irréductibles, à ceux de la psychologie des individus. En gros, cette âme collective est *inférieure* à l'âme individuelle, elle est plus *rudimentaire* et moins *saine*. Aussi, pour établir ses caractères, aura-t-on recours aux données de l'étude des facultés mentales inférieures et de la pathologie. Il sera beaucoup question de prédominance de l'inconscient, d'instabilité mentale, de contagion morbide, d'hypnose, etc. L'ambition de nos auteurs n'est pas petite : il s'agit d'expliquer l'Histoire et les destinées de l'Humanité ! Un Le Bon ou un Rossi aperçoivent dans la perspective de leur psychologie des foules toute l'activité des hommes associés. Le Bon raisonne sur les foules et conclut sur les races humaines, les nations, sur le régime parlementaire, l'institution du jury, etc. Notre temps est le temps des foules, pour son malheur ; le psychologue sera son médecin.

Ceci indique quelles tendances d'ordre pratique inspirent, non pas tous ces écrivains, mais un certain nombre parmi les plus marquants. Il s'agit d'un pessimisme antidémocratique. Le souvenir de la Commune de Paris est à la clé de notre mouvement. Taine et ses *Origines de la France contemporaine* (1875-1888) sont ruminés, invoqués, cités avec conviction. C'est Taine qui, paraît-il, a fait la fortune du mot *meneur*. Au congrès de 1892, chacun a présent à l'esprit les désordres des années antérieures, les grèves incendiaires de 1886, en Belgique. A la fin du dernier siècle, le socialisme apparaît encore comme une politique de la rue, dont l'émeute est l'instrument normal. Dans le même temps les attentats anarchistes provoquent une terreur générale très perceptible dans l'infléchissement des idées.

Il en est ainsi, notamment, chez Tarde. Mais celui-ci réagit bientôt contre ce pessimisme et les vues unilatérales qu'il inspire ; il en vient à reconnaître que, si les foules peuvent faire du mal, elles sont parfois bienfaisantes. Il y a tels rassemblements dont résulte un renforcement de ce qu'il y a de meilleur dans les valeurs sociales. Tout compte fait, le phénomène des foules apporte à la société un bénéfice positif.

Mais ce redressement n'est pas la seule idée par laquelle *L'Opinion et la Foule* tranche heureusement sur la médiocrité des travaux de ses contemporains. A Gustave Le Bon qui voit dans notre époque l'âge des Foules, Tarde répond que c'est attribuer au présent ce qui fut le propre du passé ; notre temps est, au contraire, celui de *l'opinion publique*. Grâce au progrès de la civilisation technique, à l'imprimerie, au télégraphe, au journal, les rassemblements désordonnés ont de moins en moins de raisons de se produire. Des enseignements, des controverses, des accords d'idées et de sentiments, des revirements d'opinion intéressant le grand nombre sont possibles sans que soit interrompue la dispersion ordonnée et régulière des individus. La foule tend ainsi à ne se réaliser qu'à *l'état diffus*.

Tarde n'hésite pas à voir là une évolution unilinéaire et universelle. Les foules, ce sont les sociétés primitives, originelles ; l'opinion publique une, générale, distincte des mille tendances liées aux conditions particulières, au lieu, au niveau, aux intérêts, l'opinion publique, c'est l'accord social de l'avenir. Le progrès va de l'état de foule vers cette communion générale et sans cesse renouvelée qui rapproche les esprits sans déranger les corps ; et le sociologue est celui qui explique comment cela se produit, par le jeu de quels mécanismes psychologiques et logiques.

En somme, ce petit livre pourrait bien être, de tous ceux de Tarde, celui qui a le moins vieilli ; c'est un morceau de *philosophie de l'opinion publique*, plein d'idées excellentes, et valables en tout état de cause, notamment sur *la conversation*.

Passé la quinzaine d'années que nous venons d'évoquer, on ne saurait dire que la jeune science des foules se soit avancée d'un pas sûr dans la voie du progrès. Au reste, il est moins facile de caractériser dès lors l'état des idées sur les problèmes des foules. Les travaux sont plus dispersés, plus disparates, plus critiques aussi. Il faut tenir compte de ce qui est dit sur la question dans des ouvrages dont le titre n'est pas révélateur par lui-même, chaque auteur donnant son avis sur les prétentions de la science nouvelle.

Il me paraît que la psychologie collective subit un double siège : du fait des psychologues d'un côté, et de l'autre, du fait des sociologues. La psychologie traditionnelle accueille les problèmes, mais elle entreprend d'expliquer les phénomènes spécifiques des foules par la nature des individus qui les composent. C'est donc ici l'absorption de la prétendue psychologie nouvelle par la psychologie pure et simple.

C'est ainsi que se présente, en somme, l'entreprise de Freud (*Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921, trad. fr. 1924), lequel applique aux phénomènes des foules le mode d'explication à base de sexualité, qui a rendu ses travaux célèbres. Il semble que ses disciples ont encore accentué ce retour à l'explication du collectif par les caractères proprement individuels.

Le temps dont nous parlons (après 1905) est celui de la grande activité et des grands succès des sociologues proprement dits. Ils travaillent à faire rentrer l'objet de la prétendue science des foules dans les cadres de la science sociale qu'ils s'appliquent à constituer systématiquement (Cf. Durkheim au Congrès de Bologne en 1911 : *Jugements de valeurs et Jugements de réalité*). Ces sociologues ne se séparent les uns des autres que par l'étendue des concessions qu'ils font à la psychologie proprement dite. L'œuvre anglo-américaine de Mac Dougall représente bien un travail d'aménagement de cette sorte. La notion d'*instincts sociaux*, mise en évidence, sert à l'auteur de *The Group Mind*, à traiter les problèmes de psychologie collective en se tenant à mi-chemin d'une sociologie plus formaliste et de la psychologie traditionnelle.

Un travail d'installation des problèmes des foules dans les cadres d'une étude d'ensemble des phénomènes sociaux, c'est aussi à cela que nous avons à nous appliquer ici-même.

II

Il est temps de fixer le point que nous voulons traiter spécialement en nous opposant aux promoteurs de la psychologie des foules. Que ceux-ci aient relevé des phénomènes dignes d'attention, qu'ils aient émis, au sujet des rassemblements, quelques vérités, il ne saurait être question de le nier ; mais on demeure confondu devant la légèreté avec laquelle, partant de quelques faits avérés, ils prétendent porter la lumière dans tous les domaines de la vie sociale, de la morale à la philosophie de l'art, en passant par le droit et la politique.

La raison de cette aberration, c'est que les Le Bon et les Rossi aperçoivent le rassemblement humain, la foule, comme un objet ou un être en soi, comme un individu multiple, immédiatement donné à notre perception, se suffisant à lui-même.

Ils ne situent pas la foule sur un substrat sociologique continu, ils la découvrent comme on perçoit un corps qui frappe les sens en tranchant fortement sur un fond neutre ou sur le vide. A traiter ainsi la foule, ils ont cru la mieux préparer pour l'investigation scientifique : ce fut leur erreur. Manque total, chez eux, d'un travail critique qui consiste à rapporter l'objet à étudier à un ensemble donné qui le sous-tend. Ils viennent aux phénomènes sociaux sans préparation sociologique, considérant la foule à l'instar d'un organisme individuel ou d'une conscience. Ils pensent en biologistes et en psychologues, uniquement, sauf pour conclure. C'est pourquoi, dans l'objet propre de leur étude, la foule, ils aperçoivent le monde des phénomènes sociaux inclus pêle-mêle ou indirectement impliqués, et ils sont entraînés à traiter cet objet trop riche selon une méthode qui n'est pas faite à sa mesure.

Or ce défaut, énorme chez nos auteurs, entache encore plus ou moins la pensée de plus d'un, malgré qu'une saine habitude de considérer sociologiquement les faits humains se soit très heureusement répandue. Et je voudrais montrer qu'on ne peut espérer maîtriser les difficultés que soulève l'étude des phénomènes de rassemblement — et bien davantage encore celle des faits relatifs à l'opinion publique — que si l'on a eu soin de reporter ces deux ordres de phénomènes non seulement sur l'ensemble de la réalité sociale, mais sur cet ensemble méthodiquement aperçu.

Loin de commencer la sociologie avec des remarques sur les caractères propres aux foules, il convient d'arriver à l'examen de celles-ci muni de notions sociologiques soigneusement élaborées et d'une utilité scientifique éprouvée.

Les principales de ces notions me paraissent être, d'abord, la notion de relation entre individus ou de *rapport social*, et celle de *groupe social* en général. Que le phénomène de foule et que l'opinion publique consistent dans des complexes de rapports sociaux, il n'y a pas lieu de le démontrer, il convient seulement de ne jamais perdre de vue cette vérité élémentaire, et ce n'est pas si facile qu'il paraît d'abord.

Il est non moins évident que les rapports sociaux en question se présentent combinés de telle sorte qu'ils constituent des groupes et des oppositions de groupes. Il faut prendre la

notion de groupe social, ou de société particulière dans sa plus grande extension imaginable, sous peine de s'attarder à des malentendus et à des rivalités de conventions. Il y a groupe social réunissant des individus dès que, dans leurs rapports sociaux, un certain élément d'accord tend à l'emporter sur un élément d'antagonisme. Depuis le salut de deux étrangers qui se croisent jusqu'à une religion universelle et séculaire, on se retrouve également devant des groupes sociaux ainsi définis.

Rapprocher deux exemples marqués par un tel écart, c'est reconnaître que la notion de groupe social requiert impérieusement, à titre de notion sociologique complémentaire, l'idée de *degré d'existence* ou de consistance d'un groupe: Une société a un faible degré d'existence lorsque, dans les rapports sociaux qui la constituent, *l'accord* ou les facteurs de cohésion ne l'emportent que de peu sur les facteurs d'antagonisme ou de dispersion.

Avec quelque ardeur que communie dans un instant donné une foule suspendue aux lèvres d'un meneur improvisé, le groupe social que cette foule constitue n'en est pas moins une société douée d'un faible degré d'existence, à cause de son caractère éphémère et de son manque de structure intérieure: l'heure du repas, une pluie d'orage en aura raison.

Une quatrième notion sociologique fondamentale, complémentaire, elle aussi, de la notion de groupe, est la notion d'*interpénétration des groupes*. Des sociétés distinctes s'interpénètrent par le fait qu'elles ont des membres communs. Une expérience déjà longue m'a convaincu que cette notion élémentaire est à la fois la plus nécessaire pour l'examen des questions de sociologie complexe (et il n'y en a guère d'autres), et la plus injustement négligée.

Rapport social, groupe social ou société, degré d'existence des groupes, interpénétration des groupes, celui qui maintiendra devant sa pensée ces quatre notions sociologiques générales n'aura pas de peine à mettre dans les problèmes de la foule et de l'opinion une saine ordonnance, et à y tracer des perspectives qui prépareront leur solution.

Une foule est proprement un groupe social marqué de ce triple caractère: 1° il est constitué par des rapports sociaux caractérisés eux-mêmes par le contact immédiat des individus qui en sont les termes. Ce groupe est éphémère, d'où il suit que, d'une part, 2° il vient de commencer, c'est *un groupe à l'état naissant*, et 3° il est sur le point de finir, soit par dislocation simple, soit par sa transformation en quelque chose de plus organique.

C'est reconnaître que les membres de ce groupe sont aussi dans d'autres groupes sociaux, antérieurs et plus durables. La foule peut émaner d'un seul groupe social, mais elle n'est une foule typique que si elle présente un désordre relatif dont la condition la plus régulière est une certaine hétérogénéité des individus qu'elle réunit. La foule soutient avec d'autres groupes sociaux un rapport d'*interpénétration*.

Faire la synthèse de ces caractères, c'est déjà expliquer mainte particularité des foules. Une foule est une société à la fois intense, à cause du contact, et inconsistante, car elle vient de naître et elle va finir dans peu d'instant. Ses facteurs de cohésion tiennent, pour une bonne part, du hasard. Elle est un groupe qui doit s'improviser une structure et aboutir à des résultats instantanés. Mais, en même temps, tout ce qu'on trouve dans cette société-là vient d'ailleurs,

d'autres groupes. Individus, désirs, croyances, raisons de s'assembler ou de réagir à ce qui est survenu, tout est préalable. Ce n'est ici qu'un phénomène discontinu, porté sur une trame sociale et matérielle bien autrement consistante.

Un rassemblement qui ne serait que l'assemblée en un lieu des membres d'un groupe, prévue, ordonnée, ne serait pas spécifiquement une foule, mais seulement un aspect de l'activité de ce groupe. Dans une foule proprement dite, les individus sont *décloisonnés*. Je veux dire que leur contact ne correspond plus exactement aux relations qui définissent l'ordre social antérieur. Des distances, des murailles, des instruments, des coutumes ne les séparent plus ou n'assurent plus entre eux un ordre constant. C'est pourquoi un ordre nouveau tend à s'établir, car des êtres sociaux, comme les hommes, ne peuvent pas voisiner sans qu'un embryon de société ne se forme incontinent : il faut que s'institue ou un groupe ou un combat, autrement dit *deux* groupes.

Nos quatre notions générales serviront de même à se rendre compte, sans trop de peine, de ce que c'est que le *public* proprement dit ; et elles permettent de saisir autrement que par intuition ce qui rapproche et ce qui différencie la foule et l'*opinion*.

On se gardera de confondre l'opinion publique, les mouvements d'opinion, avec la communauté de croyances et de sentiments des membres d'un groupe social doué d'un haut degré d'existence. La croyance d'un catholique, le patriotisme d'un Français ne sont pas affaire d'opinion. Ce qui caractérise l'opinion publique, c'est une pensée *décloisonnée*. Les lecteurs d'un journal à grand tirage ne sont pas seulement nombreux, mais différents les uns des autres. Ils vivent à distance, ils ont des intérêts variés, ils émanent de groupes multiples : le journal fait converger leur attention sur des sujets étrangers aux préoccupations de chacun d'eux. Des accords, des inclinations communes se forment, se dénouent ; ce sont *les fluctuations de l'opinion*.

De même que la foule est comme un groupe naissant à la fois émané des groupes plus stables et formé, en quelque sorte, à leur détriment, de la substance de ces groupes brassée sur nouveaux frais, de même les mouvements de l'opinion publique réunissent pour un temps, dans des limites le plus souvent très étroites, des esprits qui, par leurs intérêts, leur naissance, leur localisation dans l'espace, se répartissent en des groupes tranchés.

Et de même qu'au sein d'une foule il peut s'accomplir des événements qui réagissent sur la structure des groupes sous-tendus, de même l'opinion publique combine et retravaille les opinions et les sentiments d'une manière qui retentit plus ou moins sur les groupements consistants qui en constituent la trame.

Le caractère commun à l'opinion et à la foule, c'est donc le *décloisonnement* relatif qu'on y découvre, *décloisonnement* des individus dans l'une, *décloisonnement* des esprits dans l'autre. A vrai dire, l'opinion, plutôt qu'un groupe social inconsistant, est comme une série de groupes sociaux au plus faible degré d'existence, qui tendant perpétuellement à naître et qui cessent d'être pour renaître les uns des autres à quelque nouvelle occasion. Leur point de formation, c'est quelque accord d'un grand nombre sur un jugement, une valeur, un grief, un

desideratum. Ou encore, lorsqu'il s'agit d'intérêts communs aux membres des sociétés très grandes et très constantes, c'est l'accord, non sur les fins et les intérêts eux-mêmes qui sont, eux, permanents et indiscutables, mais sur l'opportunité de telle ou telle manœuvre, de telle ou telle convention.

On comprend ainsi pourquoi l'opinion publique, passagère communion des esprits en une enfilade de sociétés naissantes et évanescences, ne cristallise pas indifféremment sur tous les sujets. Les mouvements d'opinion se prennent surtout à deux sortes de thèmes, ou très frivoles ou très élevés. Le public se passionne pour des choses sans portée, mais où l'intérêt s'accroche sans effort : résultats des compétitions sportives, crimes mystérieux, erreurs judiciaires, conjonctures comiques, scandales et sujets scabreux. D'autre part, ce seront les controverses portant sur les valeurs universelles, le beau, le juste, ce qui est conforme et ce qui ne l'est pas. Cela s'explique : les problèmes débattus de la sorte « transcendent », comme disent les philosophes, le niveau des intérêts particuliers et celui des convenances de groupes. Les débats de niveau moyen, ceux qui portent sur des intérêts, mais importants et durables, sur les tendances constitutionnelles des sociétés consistantes, ces débats-là ne sont pas affaire d'opinion publique, de même qu'une armée en bataille ou une réunion de fidèles prosternés en un acte d'adoration ne sont pas une foule proprement dite².

III

Erreurs et préjugés écartés. — Situer ainsi les phénomènes de foule et les mouvements d'opinion sur l'armature permanente des rapports sociaux et des groupes, cela n'aide pas seulement à apercevoir la nature de ces deux ordres de faits, cela permet d'écarter d'emblée certaines erreurs ou préjugés tenaces.

Et, d'abord, l'idée que la foule n'est jamais primitive, étant un phénomène discontinu, un état passager. D'une part, elle est décloisonnement, abolition relative ou partielle d'un ordre antérieur, de l'autre, elle est *regroupement*, tendance à se constituer en un tout organisé, à se pourvoir d'une structure propre.

L'erreur que nous dénonçons se comprend d'ailleurs : il va de soi que, chez les animaux et chez les hommes peu civilisés, la cohésion sociale n'est possible qu'entre individus qui voisinent et qui se coudoient. Dispersion dans l'espace signifie dissolution du groupe. Mais un rassemblement permanent n'est jamais une foule, car sa permanence suppose une structure établie.

La vraie différence, sur ce point, entre sociétés primitives et sociétés civilisées, la voici : chez les primitifs, l'état de foule et l'état de vie normale ne sont pas éloignés l'un de l'autre. Une crise, une émotion commune peut faire que le groupe se mue en une foule, en somme équivalente quant au nombre et à la composition. Là où les cloisons sont peu de choses, le décloisonnement est facile. Au contraire, très grande est la différence entre foule et société

intégrale, dans les milieux civilisés. Une foule n'y est régulièrement qu'une petite partie des associés ordinaires, et plus souvent elle n'est que l'assemblage mal ordonné d'individus venus de groupes multiples. Elle ne correspond donc plus du tout, ni pour le nombre ni pour la composition, à un groupe consistant déterminé. A l'origine, peu de différence entre l'état de foule et l'état normal ; à la fin, différence très grande.

Un autre préjugé se rattache aussi à la manie évolutionniste des esprits du siècle dernier. Tarde déclare que l'évolution de la vie sociale va de la foule, forme primitive de la société, à l'opinion publique unifiée et universelle, forme ultime. Ainsi la vie en société connaîtrait un développement unilinéaire dont les extrêmes seraient les deux formes de réalité sociale dont nous nous occupons, l'une s'établissant sur l'abolition de l'autre.

Que peut-on retenir d'une si audacieuse extrapolation ? Seulement ceci, que l'opinion et la foule sont devenues, grâce à la technique, deux choses moins étroitement liées que par le passé. L'opinion publique, cette espèce de société naissante, formée d'un commun assentiment sur une croyance, une estimation ou un désir, et qui se superpose aux groupes sociaux bien établis, a de moins en moins besoin, pour se produire ou se renouveler, que des rassemblements dans l'espace viennent abolir, pour un temps, *l'ordre de vie* régulier des individus.

Mais cela n'implique en rien l'évolution unilinéaire de Tarde. Si l'opinion publique devient de plus en plus indépendantes des rassemblements et de plus en plus distincte des mouvements de foule, il ne s'ensuit pas que ces derniers tendent à disparaître. La technique suscite aussi bien des foules nouvelles que de nouveaux moyens d'agir sur l'opinion. Mieux encore, cette même opinion publique que l'on prétend devoir régner seule, elle devient par excellence la matrice des foules les plus caractéristiques. Il n'y a guère de meeting, d'émeute, ou de manifestation qui n'ait été préparée par un état de l'opinion publique ou d'une partie de celle-ci.

Nos deux formes d'activité sociale se maintiennent à l'envi. Certains rapports entre elles s'abolissent, d'autres s'instituent. La technique est à toutes fins, d'une part elle favorise des rassemblements, d'autre part elle permet de s'en passer en fournissant d'autres moyens d'obtenir ce qu'ils procuraient. Mais on reconnaîtra, avec Tarde, que l'opinion a gagné en importance, relativement à la foule.

Troisième préjugé, d'un intérêt plus immédiat : l'exagération manifeste de l'importance des foules et de leur influence sur l'histoire. A lire Taine et Le Bon, on dirait que, dans ses époques critiques, l'histoire se fait dans la rue, par coups brusques et tragiques, séparés seulement par des intervalles d'inertie ou d'aménagement. Le fait est que, soit qu'elle crée, soit qu'elle détruise, ce que la foule produit ne s'avère important et durable qu'à la condition que cela réponde à un état des sociétés sous-jacentes. Faute de cette condition, une émeute n'est qu'un accident comme une rupture de digue ou un court-circuit. Le propre des accidents c'est qu'ils n'additionnent pas par eux-mêmes leurs effets.

Les brusques cristallisations et les brutales impulsions des foules sont des phénomènes *intensificateurs* ou *décisifs* ; mais ils sont toujours des effets seconds qui viennent doubler des

opérations plus continues et leur assurer, dans certains cas, l'efficacité. Des foules révolutionnaires donnent la force et le prestige à ceux qui veulent changer les choses, elles les ôtent à ceux qui veulent résister, phénomènes moteurs mais non pas directeurs.

IV

Mais situer comme nous l'avons fait les phénomènes de foule et les mouvements de l'opinion sur la trame continue de l'activité sociale, cela ne permet pas seulement d'écarter des préjugés et des exagérations. Il y a une manière de traiter méthodiquement nos deux ordres de questions, c'est de chercher, dans ces sociétés inconsistantes et composites, que sont les foules et l'opinion publique : 1° les caractères communs à tous les groupes sociaux en général ; 2° les caractères spécifiques qui les font mériter d'être étudiés à part. Disons tout de suite qu'à la lumière de cette distinction le caractère *sui generis*, incomparable, de nos deux phénomènes sociaux s'atténue singulièrement : on ramène un romantisme à un examen positif.

Caractères communs aux foules, à l'opinion publique et aux groupes en général. — A observer d'un œil de sociologue les foules et les mouvements d'opinion, on se convaincra que ce qui se passe là ne diffère pas radicalement de ce qui se produit dans tout groupement social. On remarque, par exemple, qu'une foule tend à s'organiser, c'est-à-dire à créer la structure qui lui manque. Elle cherche à *s'unifier*, ce qui veut dire que, devant une unanimité qui se fonde en se constatant, les noyaux discordants se mettent à fondre comme neige au soleil, moins encore par la pression de la majorité que par leur propre découragement. D'ailleurs et inversement, des partis opposés s'y ébauchent fort bien. Quant aux sentiments, ils ne sont pas autres, dans leur *nature* (je ne dis pas dans leurs modalités secondaires), que ceux que suscite toute vie sociale : joie de se sentir d'accord, dépression du fait de se découvrir isolé, sécurité que donne l'unanimité, soulagement de passer à l'action, besoin de surenchérir dans l'attestation de sa conformité, etc.

Le rôle si saisissant des *symboles*, dans les foules et dans les polémiques, formules frappantes, mots qui font balle, signes de ralliement, etc., n'est pas autre que ce qu'il est en toutes circonstances ; la différence n'est que dans le degré d'importance relative.

En résumé : les mécanismes sociologiques, les opérations fondamentales, les constantes psychologiques, l'évolution normale sont les mêmes dans tous les groupes, consistants ou inconsistants, c'est le *rythme* surtout qui diffère, ainsi que les *intensités relatives*.

Ceci nous conduit aux *différences spécifiques*. Pour les mieux marquer, il y a lieu, cette fois, de considérer séparément les foules et l'opinion publique. Les foules, avons-nous dit, sont des sociétés à l'état naissant et de durée éphémère. Elles n'ont pas encore de structure organique, elles travaillent à s'en donner une. D'autre part, elles sont *pressées*, il leur faut des résultats rapides. Au reste, elles opèrent sur un donné préalable, très élaboré, mais, en même temps, elles sont devant une crise, une difficulté à résoudre, un obstacle, ou du moins *quelque*

chose à faire. C'est là qu'il faut chercher l'explication d'une partie importante des caractères originaux de cette sorte d'agrégation. Par exemple, le rôle des *meneurs*, sujet de prédilection de nos psychologues d'antan. Le meneur improvise quantité de choses dont le groupe embryonnaire a besoin pour être et pour agir : une raison d'avoir confiance, un argument péremptoire, un symbole, un acte matériel à poser, une direction à prendre, etc.

Autre trait saillant des foules : Irrésolution, instabilité, impulsions contradictoires, incohérence, violence, manque de critique ; mais tout cela ne se rencontre-t-il pas, à l'état moins concentré, dans tout groupement où l'on est à la fois *novice* et *pressé* ? L'individu lui-même, lorsqu'il est à l'état d'indécision, si l'on pouvait projeter sur un écran les états alternatifs de sa pensée, les velléités qu'il accueille sur le seuil de sa conscience, cela ressemblerait fort au comportement d'une foule devant une situation critique. On ne trouve rien là d'irréductible à des facteurs et conditions sociologiques.

Il y a cependant un caractère spécifique qui, sans être absolument propre aux foules, explique la prédilection des psychologues pour cet aspect de la vie sociale, c'est le rôle prépondérant que tendent à y jouer *les instincts*. Non seulement l'activité d'une foule, prise comme un tout, s'avère fort peu dirigée par le raisonnement ou par quelque faculté supérieure, mais chez les individus qui la composent, pris isolément, le sang-froid et la claire intelligence fléchissent devant des tendances plus organiques, singulièrement surexcitées.

Mais ce fait s'explique. Les foules rassemblent des individus décroisonnés *ipso facto* : les structures sociales auxquelles ils sont adaptés sont défailantes : j'entends cette partie de l'armature ordinaire de leur activité qui consiste dans des choses, des distances, des coutumes, des habitudes, des contrats, des engagements. Cependant ils sont associés à leurs voisins, à tous les assistants ; mais ce qui garantit cette association se ramène à ce que chacun porte avec soi ; la structure nouvelle n'est soutenue que *par le corps*, par leur contenu et par leur contact. Il n'en ira pas ici comme dans une société mieux établie, où ce qui est dans chaque individu ne se combine avec ce qui est dans un autre que par des intermédiaires matériels et dans des formes consacrées, dont les formes de la logique ne sont qu'une espèce particulière. Ce qui, des réactions de chacun, va se combiner avec les réactions des autres, ce seront surtout des éléments *dynamiques*, des élans et des émotions, par exemple, plutôt que des appréciations critiques ou des réserves ; ce sera quelque chose qui est plus voisin de l'organique que du social bien ordonné, en un mot, des actes *instinctifs* ou ce qu'on désigne commodément par ces mots.

Les promoteurs de la science des foules insistaient avec complaisance sur le caractère *morbide* de l'activité qu'ils étudiaient. Faisons-leur cette concession de reconnaître que l'état de foule n'est pas un état normal ; c'est un phénomène discontinu, critique en somme, quelque fréquent qu'il soit ou qu'il ait été. Il est donc raisonnable d'admettre que nos instincts sociaux n'ont pas été montés en nous, à titre de réaction appropriée à cet état de promiscuité exagérée. Nos sentiments sociaux les plus profonds, sensibilité à l'éloge, au blâme, goût de l'accord, imitation, amour de l'activité concertée, souci du sentiment d'autrui, constituent des adaptations psychologiques délicates qui donnent leur rendement normal dans le calme des relations

ordinaires, tempérées par une armature tutélaire. C'est comme les nerfs de nos dents : ils sont faits pour nous avertir de ce qu'il nous arrive de croquer et pour le sentir à travers toute l'épaisseur de l'émail et de l'ivoire, non pas pour réagir au contact de la fraise du dentiste... Réunis en foule, nous sommes un peu des écorchés sociaux, nos instincts réagissent beaucoup trop fort. si les foules sont à ce point éperdues, c'est parce qu'elles n'ont pas l'habitude ; dès qu'elles s'aménagent en une société plus durable, les caractères morbides disparaissent.

En résumé, les caractères spécifiques des foules, soit leur manière d'être et d'agir en tant qu'objet total, soit les réactions respectives des individus qui les composent, s'expliquent bien par les conditions, toutes sociologiques, que nous avons énumérées d'abord. La foule typique est un groupe à l'état naissant, éphémère, et composé d'individus *décloisonnés*, c'est-à-dire déjà socialement formés, mais tenant à d'autres groupes. Ce sont ces trois circonstances qui donnent à la foule cette valeur paradoxale de groupe social à la fois intense et inconsistant.

Les caractères spécifiques *du public* proprement dit, de cette communion instable et multiforme qu'on appelle l'opinion publique, sont du même ordre que ceux des foules, *mutatis mutandis*. L'opinion publique se forme et se reforme sans être conditionnée nécessairement par le rapprochement des corps, c'est la différence la plus formelle, par rapport à la foule. Une seconde différence en résulte, c'est que l'opinion *n'est pas pressée* ; il ne s'agit pas, pour elle, d'aboutir à des résultats immédiats et décisifs. Elle s'élabore dans chaque esprit sans intention d'action précise, en vue d'une vague intervention éventuelle, de quelque changement favorable auquel on ralliera ceux qui décident (et d'abord ceux avec qui on causera). Par là il est très juste de comparer l'opinion à une foule détendue, éparse, diffuse sur la trame continue de la vie sociale complète. On retiendra que ce qui, dans l'opinion, rappelle la discontinuité des foules, ce sont *ses revirements*. *L'opinion publique change comme ne changent pas les sociétés qui la portent*. Faute de quoi, ce ne serait pas la peine de la discerner comme une réalité propre. De même pour les foules : s'il ne s'y passait rien que de conforme aux groupes sociaux dont elles émanent, elles ne soulèveraient pas de problèmes particuliers.

Ce qu'il y a de commun dans la foule et dans l'opinion publique, c'est, au principal, le décloisonnement relatif ; ici, décloisonnement des esprits. Une unanimité tend à se faire en dépit des types d'individus, de leur provenance, de leurs convenances distinctes ou opposées. Comme la foule, l'opinion est une société naissante, inconsistante par manque de structure, et qui tend à s'en créer une. Cette tendance est ici plus fortement entravée par les structures des groupes établis, mais s'il arrive, malgré cet obstacle, que l'opinion réussisse à se constituer une armature permanente, c'est devant un autre type de société, plus consistante, un *parti*, par exemple, qu'on se trouve finalement.

Les faits d'opinion ne méritent d'être étudiés en eux-mêmes, comme un phénomène social spécifique, qu'aussi longtemps qu'ils se superposent nettement à l'activité intellectuelle plus étroitement liée aux groupes sociaux concomitants. L'opinion constitue le carrefour où se rencontrent des esprits qui se rattachent d'ailleurs aux sociétés les plus diverses. Elle est un effet du contact et surtout de l'*interpénétration* des groupes. Ses fluctuations, son instabilité

viennent de là : les thèmes qui s'y débattent dépendent aussi de cette circonstance. Il faut qu'ils retiennent l'attention de tout le monde, et en même temps qu'ils ne passionnent pas trop particulièrement une seule catégorie d'individus. Dans le cas contraire, ce n'est pas une simple fluctuation d'opinion qui tend à se produire, on voit s'opposer à tout groupement amorphe d'opinions un parti, une secte, un groupe quelconque, plus consistant.

C'est pourquoi, comme nous l'avons dit plus haut, les thèmes normaux des débats d'opinion sont ou très frivoles ou très nobles, ou très particuliers, comme un fait divers, ou très universels, comme un conflit de devoirs ou un problème d'esthétique.

V

Nous concluons donc à l'insuffisance absolue d'un psychologisme banal qui persisterait à prendre ces phénomènes sociaux, les foules, le public en général ou l'opinion publique, comme des objets en soi, aperçus à l'instar de l'individu sensible. Il est possible et il est opportun de commencer par mettre ces deux phénomènes connexes à leur vraie place sur une trame sociologique complète.

Le comportement des hommes rassemblés en désordre dans un petit espace, de même que l'entente relative des esprits nonobstant la dispersion et les intérêts divergents, ces deux objets d'étude sont à reporter sur le canevas permanent des *rapports sociaux* de toutes sortes, des *groupes sociaux* durables, dont un grand nombre *s'interpénètrent*, ayant des membres communs.

C'est sur ce système de structures que se produisent, comme des phénomènes discontinus, comme des *groupes au faible degré d'existence*, des états critiques que sont les foules désordonnées et les revirements d'opinion — car l'étude de l'opinion, c'est surtout, nous le savons, l'étude des changements d'opinion. Le savant se demandera : dans quelles conditions des structures sous-jacentes ces deux états critiques deviennent-ils *probable* ? Autrement dit : quelles en sont les causes favorisantes ? En second lieu il aura à traiter, comme nous avons commencé de le faire, la question de savoir quelle est la nature de ces phénomènes discontinus, et quel en est le déterminisme propre.

S'il nous est permis de terminer cette étude sociologique en qualité de philosophe, il nous semble que le procédé méthodique préconisé ici peut et doit être généralisé.

Par les exemples de la foule et de l'opinion, nous avons seulement fait voir que, dans toute réalité sociale, se retrouvent, à l'analyse, deux éléments : 1° un *ordre donné*, une structure élaborée préalablement à la conjoncture qu'on veut retenir. Ainsi des institutions, des sociétés permanentes, des individus tout formés préexistent à une émeute ou à une panique, et leur survivent ; — 2° l'*actuel*, le fortuit, ce qui vient du dehors se combiner avec cet ordre donné, ce qui insère sur cette structure quelque chose qui y est irréductible.

Il y a donc toujours, dans le social, la dualité de la *structure* et de l'*intervalle* ; il y a des

phénomènes intercalaires. Les foules les mieux caractérisées, comme une manifestation tumultueuse, une émeute, sont des phénomènes intercalaires ; de même les courants d'opinion les plus typiques, tels que de grandes et passionnées controverses d'idées. Les représenter ainsi, c'est déjà, sinon les expliquer, du moins préparer leur explication. Dans celle-ci entrera la considération du hasard, la probabilité étant liée à la nature des structures, non moins qu'à l'éventualité des événements tout extérieurs. Ainsi l'historien recherchera dans l'état de la société ce qui rendait *probables* tels rassemblements tumultueux ou telle cristallisation de l'opinion. Combinés avec cet état de la structure, des faits fortuits tels qu'une mauvaise récolte, une épidémie, l'assassinat d'un grand, déclencheront le passage du possible ou du probable à l'actuel.

L'explication sociologique intégrale sera donc en deux temps : 1° reconnaître et expliquer la trame préalable, la structure ; 2° expliquer l'insertion sur cette trame du phénomène considéré.

Remarquons enfin que cette dualité se relève aussi bien dans le monde intégral des *phénomènes de la vie*. On discerne toujours un *ordre antérieur*, structures, formes, organes, instincts, et une *activité vitale intercalée*, réaction à ce qui survient, fonctions, adaptations : structure et intervalle. Il y a toujours ce qui relève d'une détermination préalable, qu'il faut accepter provisoirement, comme un donné, tel quel ; puis des faits adventices, intercalaires ou interstitiels, dont la *probabilité* et la nature résultent de *la rencontre du structuré et de l'accidentel pur*. Là où le sens commun voit des *causes*, enchaînement unilinéaire, le savant voit ainsi de pures probabilités. Celles-ci se situent au croisement de deux séries indépendantes, la série de la structure et la série de l'intervalle. On n'aura garde de se refuser d'admettre que les structures elles-mêmes sont le résultat de processus de même sorte, développés dans le passé et combinés entre eux. L'évolution biologique pourrait être aperçue comme une différenciation de plus en plus formelle entre *ce qui est, au préalable*, ordre ou structure, et *ce qui survient*, l'aventure présente, l'activité vitale étant leur combinaison.

Peut-être jugera-t-on que cette discrimination n'est pas sans intérêt pour une philosophie biologique, que je ne sépare pas, quant à moi, d'une philosophie de la vie sociale et d'une philosophie de la pensée.

1. In *La Foule*, Centre international de Synthèse, librairie Félix Alcan, 1934.

2. Ici l'on pourrait se récrier : allez-vous exclure des faits d'opinion les discussions sur la paix et la guerre, sur les problèmes économiques, les polémiques de la politique, etc. ? Non, certes, mais on sent bien qu'il faudrait ici, pour serrer de près la réalité, entrer dans des développements auxquels nous devons renoncer. Ce serait sans doute mutiler par trop les phénomènes de l'opinion publique que d'en distraire les thèmes aussi importants et aussi utilitaires, en somme, que ceux qui viennent d'être évoqués ; mais il faut prendre garde que ces problèmes ne sont affaire d'opinion que dans la mesure où ils sont débattus par des gens qui se rattachent à des groupes différents. Il y a toujours, dans les problèmes les plus vitaux, *quelque chose qui ne se discute pas*, parce qu'il est chimérique d'attendre, à ce sujet, des revirements d'opinion. C'est pourquoi le débat dévie ou sur des aspects très généraux, sur des *principes* qui ne doivent

retentir sur les résolutions les plus graves qu'indirectement ou à la longue, ou bien sur des points très particuliers, anodins par cela même.

Encore une fois, la notion d'opinion publique ne mérite d'être étudiée ici, en corrélation avec l'idée de foule, que si l'on entend par là des phénomènes d'accord et de divergence entre individus hétérogènes, rattachés d'ailleurs à des groupes variés. Il ne faut pas appeler, au même sens, opinion publique la pensée d'individus de même groupe, débattant comme tels leurs intérêts, quelque nombreux qu'ils soient, non plus que la dispute où ne s'affronteraient que deux partis irréductiblement opposés.